

MÁTÉ KOVÁCS

L'oralité au service du personnage de « sale gosse » dans des romans noirs contemporains

This article aims to examine the role of orality in constructing the rebel figure in contemporary French noir novels, with a focus on L'été des charognes by Simon Johannin and P'tit monstre by Zarca, both published in 2017. Following a brief introduction to the noir novels and the oral style characteristic of these two works, this study will analyse the features of orality present in the novels at the phonetic, syntactic, and lexical levels. Finally, it will outline the initial findings of a questionnaire-based survey that investigates how native speakers of French perceive the language of these novels.

Introduction

La notion de « sale gosse » est loin d'être inconnue dans l'univers du roman noir. Dans son tout récent ouvrage consacré à l'histoire du roman noir français, Natacha Levet considère le genre lui-même comme un sale gosse :

[...] le roman noir s'affirme comme un sale gosse qui casse les règles, se gausse de la bienséance et se vautre dans le caniveau. Dans une langue verte et une oralité irrévérencieuse, le genre se complaît dans la brutalité, l'érotisme et la violence criminelle (Levet, 2024 : 10).

Elle insiste notamment sur l'importance de l'argot et, plus généralement, des variétés périphériques de la langue¹, ainsi que de l'oralité dans le roman noir, tout en soulignant la récurrence de thématiques telles que la brutalité, l'érotisme ou la violence, traditionnellement associées à ce genre littéraire. Plus précisément, Levet propose de distinguer les modalités de cette oralité selon qu'elle imprègne l'ensemble de la narration ou qu'elle se limite aux dialogues : « [...] le roman

¹ Pour plus de précision, la notion de *langue verte* est parfois considérée comme un synonyme de l'argot (voir *Le Petit Robert* ou le *TLFi*), ou, dans un sens plus large, comme englobant d'autres variétés linguistiques non standard, en particulier populaires. Ce second usage est illustré par le titre du dictionnaire de Jean La Rue, publié en 1894 : *La langue verte. Dictionnaire d'argot et des principales locutions populaires*, Paris, P. Arnould.

noir français cultive l'oralité, dans la narration tout entière ou dans les dialogues seulement » (Levet, 2024 : 143). Cette distinction a également été relevée par d'autres chercheurs : François (1975) et Sourdot (2006) à propos de l'usage de l'argot, ou encore Wolf (2019) concernant l'emploi de l'oral familier dans la littérature. Quant à la présence de l'oralité et des variétés périphériques de la langue dans le roman noir, Pouy (2009 : 18) note :

[l]a prédominance orale de ces récits les rend rapides, nerveux, vivants, faisant une place de choix à la langue populaire contemporaine, ne se contentant plus des argots traditionnels et figés, mais reproduisant le langage de la rue, les tics parlés dans certains milieux, les locutions périssables, les métaphores en acier, la langue du temps.

Pouy mobilise ici plusieurs termes appartenant au champ linguistique tels que *langue populaire*², *argots traditionnels* ou *langage de la rue*. D'autres expressions sont moins clairement définissables d'un point de vue linguistique (*locutions périssables*, *métaphores en acier*, *langue du temps*). Néanmoins, la simple juxtaposition de ces notions témoigne de la richesse et de la diversité des variétés linguistiques non standard mises en œuvre dans le roman noir.

Dans cet article, nous nous intéresserons à la présence de l'oralité dans deux romans noirs contemporains. Après avoir formulé quelques observations générales sur le genre du roman noir, nous nous pencherons plus précisément sur les deux œuvres. Nous commencerons par analyser les marques linguistiques traditionnellement associées à l'oralité, avant d'examiner la manière dont les participants d'une enquête que nous avons menée perçoivent le degré d'oralité de certains énoncés extraits de ces textes.

Le roman noir : un genre ?

En évoquant son ouvrage *Retour à Reims*, le sociologue Didier Eribon souligne que « [l]'effet de couverture est si puissant qu'il peut attribuer à un livre, et malgré lui, le genre auquel il appartient » (Eribon, 2020 : 18). Une telle remarque pourrait aisément conduire à classer les deux romans de notre corpus, *L'été des charognes* de Simon Johannin et *P'tit monstre* de Zarca, dans la catégorie du roman noir³. Mais cela suppose, en amont, de s'interroger sur l'existence même de ce genre.

² Voir à ce propos par exemple Kovács (2020).

³ Les deux romans possèdent une couverture à fond noir.

Sans entrer dans la problématique complexe de sa définition, ce qui n'est pas l'objectif de cet article, remarquons avec Levet (2010 : 81) que :

[l]e roman noir est un genre historiquement labile. Il est bien difficile de dégager des traits récurrents, stables, permettant d'établir une définition satisfaisante du genre. Plus que par une structure ou des situations, des personnages ou des techniques narratives, le roman noir est généralement fondé sur la notion de transgression [...].

Les propos de Levet semblent trouver un écho dans ceux de Stéphanie Delestré, directrice de la collection « Série noire » chez Gallimard, interviewée dans le cadre de son ouvrage :

Le roman noir n'est pas un roman de genre. La différence avec le roman policier, c'est qu'il n'y a pas de cadre générique. [...] Moi vraiment je continue à penser que le roman noir est un roman de l'excès. C'est-à-dire qu'on est dans l'excès des représentations, des sentiments, c'est toujours des situations de crise [...] (Delestré cité par Levet, 2024 : 275).

Dans le présent numéro de revue qui s'articule autour du roman policier et du roman noir, il nous paraît donc essentiel de souligner que, contrairement au roman policier, le roman noir ne repose pas sur un ensemble de propriétés génériques stables. Il peut plutôt être appréhendé comme un roman de la transgression et de l'excès.

Deux romans rédigés dans un « style oral »

Les deux ouvrages constituant notre corpus, mentionnés précédemment, ont été sélectionnés selon plusieurs critères précis. Il s'agit de romans noirs contemporains, publiés en 2017. Leurs auteurs, Simon Johannin et Zarca sont relativement proches en âge, avec seulement neuf années d'écart. Par ailleurs, dans chacun des romans, le narrateur, également personnage principal, est un (pré)adolescent.

L'été des charognes de Simon Johannin retrace le parcours d'un narrateur anonyme, depuis son enfance jusqu'à l'aube de l'âge adulte. Le récit se déroule dans un milieu rural, au sein d'une famille d'agriculteurs, où l'enfance est profondément marquée par la violence du quotidien. Le personnage principal tente de s'éloigner de cet univers, en fréquentant le collège, puis le lycée. Mais là encore, il se heurte à d'autres formes de violences : le mépris social et la stigmatisation liés à ses origines modestes.

Dans *P'tit monstre* de Zarca, il s'agit de l'histoire de Kevin, un enfant de 11 ans au profil psychopathe, qui raconte son quotidien à Bry-sur-Marne. Sa vie est

marquée par une violence omniprésente et des pulsions meurtrières qu'il ne parvient pas à contrôler. Élevé par une mère seule, dépressive et alcoolique, aux côtés de ses sœurs et de son frère, Kevin provoque des troubles partout où il passe : au collège, dans son quartier et même au sein de sa propre famille.

Si nous nous intéressons aux entretiens menés avec les auteurs et aux critiques publiées sur ces romans, il semble y avoir un consensus : ces ouvrages se caractérisent par un style oral. Voici quelques extraits qui en témoignent :

Après, c'est vrai qu'il y a une tradition quand même de l'oralité dans la littérature. Moi, je suis vraiment dans cette mouvance-là. [...] Quand j'écris c'est comme si j'étais en train de parler, j'écris vraiment une histoire. Ça rajoute peut-être au réalisme. (Interview avec Zarca⁴)

Dans ses textes, l'auteur expérimente une littérature radicale, marquée par un style oral. (Quatrième de couverture de *P'tit monstre*)

D'apparence simple et directe, l'écriture orale voire argotique de ce texte à la première personne nous projette dans l'esprit d'un gamin que l'ennui démange. (Critique sur *L'été des charognes*⁵)

Ces remarques méritent d'être mises en perspective avec les réflexions développées dans les travaux de recherche menés dans ce domaine. Selon Durrer (1999 : 25), « [l]a langue parlée envisagée par les romanciers ne correspond pas à la "réalité" » et elle considère ce style oralisé comme un artefact, « c'est-à-dire [la] sélection de traits qui connotent l'oralité »⁶. Les propos de Wolf (2019) semblent rejoindre ceux de Durrer lorsqu'elle qualifie notamment l'oralité populaire ou familière de construction littéraire⁷. De leur côté, Dufter et al. (2020) abordent la question de la mise en scène de l'oralité dans la littérature en distinguant clairement l'oralité littéraire (« évocations littéraires de l'oralité ») et l'oralité « authentique » (« productions orales »). Enfin, Philippe (2009 : 57)

⁴ <https://www.horschampfrance.com/livres-zarca>, consulté le 8 octobre 2025.

⁵ <https://numero.com/art/art-art/qui-est-simon-johannin-jeune-ecrivain-a-succes-et-photographe-de-la-litterature/>, consulté le 8 octobre 2025.

⁶ Durrer (1999 : 27) précise que « ce n'est pas la réalité qui préside seule à la constitution du style oralisé, les conventions littéraires, le statut des personnages et le confort de lecture jouant un rôle certain ».

⁷ Remarquons également, avec Véron et Abiven (2024 : 158), que « [d]ans le milieu de l'édition et de la critique littéraire, ce travail esthétique sur l'oralisation, sur la variation des registres est reconnu, depuis longtemps, comme un travail stylistique littéraire [...] ». Néanmoins, Louis (2025 : 75), en évoquant l'usage du parler populaire et des injures dans ses œuvres, ne partage pas ce point de vue : « on ne le perçoit pas comme une construction, comme un style, parce que ça ne correspond pas à l'image socialement acceptée de ce qu'est un style ».

évoque un autre aspect : la différence entre le mimétisme, c'est-à-dire « la volonté de rendre compte, dans le texte littéraire, de la diversité des parures et sociolectes attestés », par souci philologique, et « la revendication d'un idiome écrit qui retrouve l'expressivité et la vigueur de la parole prononcée ».

Marques de l'oralité dans les deux romans⁸

La phonétique

Sur le plan phonétique, deux phénomènes principaux se dégagent dans les textes analysés : l'élision et l'omission de l'élision. Plusieurs exemples illustrent la présence d'élisions concernant notamment des pronoms personnels objets (1, 2) et sujets (3, 4, 5, 6) ou certains mots subordonnants (4) :

- (1) Tu **m'donnes** un bout de ton pain ?
- (2) Je déteste la confiture et tu **l'sais** très bien.
- (3) Comment ça, **t'as** rien fait ?
- (4) Et tu vas bientôt mourir **parc'que t'es** vieille. (EDC⁹)
- (5) J'ai d'abord dit à Jonas „putain mais **t'es** vraiment un connard de lâcher ça juste ici !”
- (6) „Mais quoi **t'étais** d'accord ?” (PM)

Ces formes orales semblent traduire une volonté de coller à la langue parlée, en particulier dans un contexte familier ou socialement marqué.

Parallèlement, certains passages, tirés exclusivement de *L'été des charognes* de Simon Johannin, témoignent de l'omission de l'élision, là où elle est pourtant considérée comme obligatoire en français standard, notamment après *si* introduisant une interrogative indirecte (7) ou une proposition hypothétique (8, 9) suivi du pronom personnel *il*, ou après la préposition *de* (10) :

- (7) Les grands ils voulaient surtout voir **si il** restait un peu d'alcool à boire [...].
- (8) Tout le monde est invité, et **si il** y a un randonneur ou un pèlerin qui passe par le chemin [...].
- (9) [...] **si il** avait rien à faire il partait chercher des cigarettes [...].
- (10) [...] ils nous reconnaissent un peu sans plus trop savoir **de où**. (EDC)

⁸ Notre article s'inscrit dans la lignée d'autres travaux de recherche portant sur un corpus littéraire contemporain tels que ceux de Cappeau, Schnedecker (2025) ou de Peyrou (2025).

⁹ Nous utiliserons désormais les abréviations suivantes : EDC = *L'été des charognes*, PM = *P'tit monstre*.

L'absence d'élision dans ces contextes peut être interprétée comme une marque de français populaire. Elle reflète des usages linguistiques courants dans la langue parlée, conférant ainsi au texte littéraire un caractère oral.

La morphosyntaxe

Le niveau morphosyntaxique est celui qui présente le plus grand nombre de spécificités liées à l'oralité. Un des phénomènes les plus caractéristiques en est l'omission de l'adverbe *ne* dans la négation, particulièrement fréquente dans la langue parlée.

	Narration	Dialogue
EDC	89 cas de présence / 348 cas d'omission	6 cas d'omission (discours rapporté)
PM	248 cas de présence / quelques cas d'omission dans les constructions elliptiques	55 cas de présence / 148 cas d'omission

Tableau 1 – Omission du *ne* de la négation

Le tableau 1 met en évidence que les deux romans adoptent des stratégies distinctes. Chez Simon Johannin, l'omission du *ne* est quasi systématique, aussi bien dans la narration que dans les passages en discours rapporté, ce roman ne comportant pas de dialogues. Cette approche donne à l'ensemble du texte une forte coloration orale, y compris dans la voix narrative. De son côté, Zarca opère une nette distinction entre narration et dialogue : le *ne* est maintenu dans la narration, tandis qu'il est largement omis dans les dialogues. Ce choix accentue la différence entre les contextes d'énonciation.

Les romans étudiés recourent également de manière fréquente à la dislocation, qu'elle soit à gauche ou à droite, une construction typique de la langue orale :

- (11) [...] **la prison** ils connaissent bien [...].
- (12) [...] mais **le coup de la pédale** il avait trouvé **ça** vachement fort. (EDC)
- (13) **Moi, de la décoration, je m'en fous** complètement.
- (14) **Ma copine**, je ne **la** sens pas comme d'habitude. (PM)
- (15) **Il** tapait fort **l'enfoiré**.
- (16) Il **les** prenait dans ses grosses mains **ces pierres pleines de terre noire** [...]. (EDC)
- (17) **Elle** s'en fout d'moi, **ma grand-mère**.
- (18) **T'es un malade toi !** (PM)

Comme ces extraits le montrent, l'élément disloqué peut apparaître en tête de proposition ou de phrase avec différents schémas de reprise. Il peut ne pas être repris par un pronom (11), être repris par le pronom neutre *ça* (12) ou par un pronom personnel ou adverbial correspondant (13, 14). À l'inverse, la dislocation à droite implique l'ajout d'un constituant en fin de proposition ou phrase, qui est annoncé par un pronom personnel sujet (15, 17, 18) ou objet (16).

Les textes contiennent également plusieurs exemples d'ellipse du sujet impersonnel (19, 20, 21) ou personnel (22) :

(19) [...] on allait bientôt nous appeler à table et **fallait pas** qu'on soit à la bourre.

(20) [...] soit c'est la baston, soit **y a plus rien** à boire. (EDC)

(21) **Y a trop** d'bruit là !

(22) **M'en fiche** de ce qu'elle pense. (PM)

L'emploi de ces ellipses dans les romans participe à la création d'un style oral, en phase avec la représentation d'un univers social populaire (EDC) ou plutôt marginal (PM).

L'anaphore prépositionnelle, qui permet de reprendre un complément de verbe introduit par une préposition, constitue un autre marqueur récurrent de l'oralité dans les textes étudiés (23-26) :

(23) [...] il valait mieux pas le faire parler **dessus**.

(24) [...] il y a toujours un tas d'épaves et nous on se défoule **dessus**. (EDC)

(25) Je m'essuie la joue, ma mère m'a bavé **dessus**.

(26) La grosse surveillante me gueule **dessus**. (PM)

L'usage du pronom neutre *ça* à la place de *cela* (27-30) connote également l'oralité :

(27) Il s'était barré après **ça**, comme si tout de suite il avait senti que **ça** allait chier pour lui. (EDC)

(28) Et ben, **ça** s'voit pas !

(29) Beurk, je trouve **ça** dégueu.

(30) **Ça** fait vraiment chier ! (PM)

D'autres marques d'oralité présentes dans les romans concernent l'article indéfini pluriel *des* qui tend à se maintenir devant un adjectif antéposé : *des très bons cochons*, *des très grosses barbes*, *des petits villages* (EDC), *des gros problèmes* (PM) et l'utilisation du possessif datif postnominal combiné ou non avec un déterminant possessif : *son père au gars*, *son fils à lui*, *sa mère à Jonas*, *son chien à ce con-là*, *notre envol à nous*, *un oncle à lui* (EDC).

Il est possible d'identifier dans les deux œuvres des cas d'emploi d'un adjectif à la place d'un adverbe (31-33), phénomène typique de la langue parlée :

(31) Sauf qu'à un moment ça a dérapé **sec**.

(32) Il a commencé à gueuler **agressif** [...]. (EDC)

(33) Dès que tu ne l'écoutes plus, elle le remarque **direct** [...]. (PM)

Enfin, nous pouvons aussi relever, dans *P'tit monstre*, l'usage de certaines locutions conjonctives considérées comme familières ou populaires telles que *à cause que* (34, 35) et *malgré que* (36)¹⁰ :

(34) [...] **à cause qu'**en automne on a toujours les pieds mouillés.

(35) [...] mais ils restent là **à cause qu'**on ne voit même plus ce qu'on raconte.

(36) Et Mickey il filait se mettre sous ses pieds **malgré qu'**il était très gros [...]. (PM)

Le lexique

Le lexique des deux romans étudiés contient de nombreux mots et expressions traditionnellement associés aux variétés périphériques de la langue. Le français familier y est particulièrement bien représenté, mettant en scène différentes matrices formelles telles que l'apocope : *ado*, *labo*, *pédé* (EDC), *anniv'*, *aprèm*, *comme d'hab*, *déco*, *dégueu*, *gym*, *mayo*, *petit-dèj*, *récré*, *sympa*, *techno* (PM) ; l'aphérèse : *ricains* (EDC) ; la (re)suffixation : *mécano* (EDC), *cantoche*, *débilos*, *intello*, *mongolito*, *nullos* (PM) ; la préfixation : *archi* / *hyper* / *méga* / *super* / *ultra* + adjectif ou adverbe ou nom (PM) ou la matrice sémantique de la métaphore : *goret* « enfant sale », *tarte* « gifle » (EDC), *poireauter* « attendre » (PM). D'autres variétés apparaissent également, mais de manière plus marginale : le français contemporain des cités (Goudaillier, 2002) : *chibre* « pénis », *chourave* « voler, dérober », *rabla* « héroïne » (EDC), *pourrave* « pourri, nul » (PM) ; le vieil argot français : *baston* « bagarre » (EDC) ; l'emprunt à l'anglais et à l'espagnol : *cookies*, *cheeseburger*, *dealer*, *fuck*, *junkie*, *Redneck* (EDC), *cool*, *joystick*, *self-service*, *sexy*, *sweat*, *top*, *webcam* (PM), *padre* (EDC), ainsi qu'un régionalisme : *sagne* « tourbière » (EDC).

Oral, écrit ou les deux ? Enquête par questionnaire

Dans la dernière partie de cet article, nous rendrons compte des premiers résultats d'une enquête par questionnaire que nous avons menée en ligne, via Google Forms, entre le 18 mai et le 15 juin 2025. L'objectif était d'évaluer la

¹⁰ Pour une étude de ces locutions conjonctives, voir Glikman (2019).

perception de l'oralité dans des extraits tirés des deux romans étudiés. Les participants, tous locuteurs natifs du français, devaient juger huit phrases issues des œuvres, en précisant s'il s'agissait selon eux de français oral, de français écrit ou des deux, et justifier leur choix.

Le questionnaire a été complété au total par 105 personnes, âgées de 20 à 73 ans, avec une répartition relativement équilibrée entre les genres : 63 femmes (60%) et 42 hommes (40%). Le niveau d'études des informateurs s'étend du baccalauréat (5%) au Bac+5 ou plus (70%) en passant par Bac+2 (8%), Bac+3 (15%) et 2% indiquant une autre formation. Par ailleurs, 53% des participants déclarent avoir suivi une formation en linguistique contre 47% n'en ayant pas suivi.

Les premiers résultats de cette enquête sont présentés dans le tableau ci-dessous.

	Œuvre	Exemple	Phénomène linguistique	Oral	Écrit	Les deux
1.	EDC	Il a fait deux semaines d'hôpital le daron.	dislocation à droite + lexique familier	81%	2%	17%
2.	EDC	Eux ils se sont demandés qu'est-ce qu'ils pouvaient bien foutre par ici avec un temps pareil.	dislocation à gauche + discours indirect + lexique familier	79%	3%	18%
3.	PM	Les vieux, ils n'aiment que le salé !	dislocation à gauche	59%	11%	30%
4.	EDC	Tout ça parce qu'un oncle à lui avait tué quelqu'un.	possessif avec <i>à</i> + pronom neutre <i>ça</i>	58%	11%	31%
5.	PM	C'était hyper mauvais, je n'ai pas arrêté de tousser.	lexique familier (formation du lexique)	51%	10%	39%
6.	PM	Je sors de ma chambre, enfile mes baskets et me barre de la maison.	lexique familier	48%	28%	24%
7.	EDC	C'est ça le monde, ça tourne.	pronom neutre <i>ça</i>	32%	8%	60%
8.	PM	Pas un chat dans les parages.	ellipse du pronom + <i>ne</i> de la négation	30%	11%	59%

Tableau 2 – Premiers résultats de l'enquête par questionnaire

Comme le tableau 2 en témoigne, certaines phrases semblent nettement perçues comme orales par les participants, en particulier les phrases 1, 2 et 3, qui obtiennent un pourcentage supérieur à 59% pour la catégorie « oral ». Un point commun ressort de ces exemples : la présence de dislocation (à gauche ou

à droite), qui semble être un indice fort d'oralité selon les réponses données par nos témoins.

Cependant, il est à noter que pour chaque phrase, un pourcentage non négligeable de participants a estimé qu'elle relevait à la fois du français oral et du français écrit : cette catégorie atteint au moins 17% dans tous les cas, et avoisine 60% pour les phrases 7 et 8. Cela semble suggérer une hésitation entre l'oral et l'écrit dans la perception des usages contemporains du français.

Ces premiers résultats confirment que certains marqueurs morphosyntaxiques ou lexicaux sont largement associés à l'oralité, mais qu'ils peuvent aussi, dans certains contextes, être perçus comme compatibles avec une forme d'écriture, notamment dans un registre familier ou dans une narration mimant la parole.

Diversité de perceptions des locuteurs

À travers la phrase jugée la plus orale par les participants de l'enquête (« Il a fait deux semaines d'hôpital le daron. »), nous nous intéressons ici aux diverses perceptions exprimées par les informateurs. Certains justifient le caractère oral de l'énoncé en identifiant une de ses deux caractéristiques : soit la dislocation à droite (« C'est bizarre à l'écrit de mettre le daron à la fin »), soit l'emploi d'un lexique familier (en mobilisant des notions telles que « langage familier », « argot », « vulgaire » ou, plus généralement, « le registre »). D'autres proposent une explication en combinant ces deux observations et en utilisant des termes linguistiques plus précis (« Le sujet sémantique ajouté en fin de phrase en complément du sujet grammatical + le choix du mot "daron" font très oral »). Une attitude prescriptive vis-à-vis de la langue semble également émerger dans certaines justifications, où les participants marquent un fort clivage entre ce qui peut, selon eux, être dit à l'oral et ce qui est « acceptable » à l'écrit : « En français écrit soutenu, on dirait : "Son père a été hospitalisé pendant deux semaines." Donc : cette phrase est représentative du français oral uniquement » et « Daron est une expression faussement jeune à la mode. Pas péjoratif mais un peu familier. Inconcevable à l'écrit ». Enfin, un autre participant adopte une posture opposée, nuancant cette vision prescriptive et attirant l'attention sur un aspect orthographique : « L'argot (daron) n'est pas le privilège de l'oral. L'absence de virgule après "hôpital" est peut-être la marque d'un oubli ou d'un effet stylistique ».

En guise de conclusion

Le roman noir, que nous ne considérons pas comme un genre littéraire stable mais plutôt comme un espace de transgression et d'excès, semble puiser largement dans l'oralité. Dans les deux œuvres étudiées, *L'été des charognes* de Simon Johannin et *P'tit monstre* de Zarca, le narrateur, un « sale gosse », y recourt aussi bien dans la narration que dans les dialogues, conférant ainsi à l'ensemble des textes un caractère fortement oral.

Les marques traditionnellement associées à l'oralité apparaissent à différents niveaux, notamment sur le plan morphosyntaxique. Néanmoins, les premiers résultats de l'enquête par questionnaire que nous avons menée montrent qu'il n'est pas (toujours) évident, pour les participants, de trancher entre l'oral, l'écrit ou la combinaison des deux. Le manque de contexte ainsi que la volonté de restituer « fidèlement » l'oral dans l'écrit figurent parmi les facteurs mentionnés comme pouvant influencer leur perception.

Plus largement, cette difficulté à distinguer clairement l'oral et l'écrit soulève la question de l'existence d'un véritable clivage entre les deux en français contemporain. Comme le suggèrent Moreau (1977) et Blanche-Benveniste (1991), de nombreux traits linguistiques semblent en réalité partagés par l'oral et l'écrit.

Corpus

JOHANNIN Simon (2017), *L'été des charognes*, Paris, Éditions Allia.

ZARCA (2017), *P'tit monstre*, Paris, Éditions La Tengo.

Bibliographie

BLANCHE-BENVENISTE Claire (1991), « Les études sur l'oral et le travail d'écriture de certains poètes contemporains », *Langue française*, n° 89, p. 52-71. DOI : 10.3406/lfr.1991.5763

CAPPEAU Paul, SCHNEDECKER Catherine (2025), « Comment parlent les jeunes de milieux défavorisés dans la littérature contemporaine ? Traits linguistiques présents et absents », in : *La langue du peuple dans la littérature. Le français populaire mis en texte, de l'âge classique à nos jours* (A. Dufter, S. Zepp-Zwirner dir.), Berlin, Boston, De Gruyter, p. 203-230. DOI : 10.1515/9783111547619-010

DUFTER Andreas, HORNBY David, PUSTKA Elissa (2020), « L'oralité mise en scène dans la littérature : aspects sémiotiques et linguistiques »,

- Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, n° 130, p. 2-19. DOI : 10.25162/zfsl-2020-0001
- DURRER Sylvie (1999), *Le dialogue dans le roman*, Paris, Nathan.
- ERIBON Didier (2020), *La société comme verdict. Classes, identités, trajectoires*, Paris, Flammarion.
- FRANÇOIS Denise (1975), « La littérature en argot et l'argot dans la littérature », *Communication et langages*, n° 27, p. 5-27. DOI : 10.3406/colan.1975.4224
- GLIKMAN Julie (2019), « Les locutions conjonctives *malgré que* et *à cause que* : normes et usages en diachronie », in : *Des parlers d'oïl à la francophonie. Contact, variation et changement linguistiques* (A. Dufter, K. Grübl, T. Scharinger dir.), Berlin, Boston, De Gruyter, p. 75-96. DOI : 10.1515/9783110541816-004
- GOUDAILLIER Jean-Pierre (2002), « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La linguistique*, n° 38, p. 5-24. DOI : 10.3917/ling.381.0005
- KOVÁCS Máté (2020), « Vers une redéfinition du registre littéraire : les variétés de langue non standard comme langue de la narration littéraire », in : *Diversité et variations de la langue française au XXI^e siècle* (R. Mudrochová, B. Courbon dir.), Plzeň, NAVA, p. 261-274.
- LEVET Natacha (2010), « Le roman noir contemporain : hybridité et dissolution génériques », in : *Manières de noir. La fiction policière contemporaine* (G. Menegaldo, M. Petit dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 81-95. DOI : 10.4000/books.pur.38782
- LEVET Natacha (2024), *Le roman noir, une histoire française*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LOUIS Édouard (2025), *Que faire de la littérature ? Méditations et manifeste*, Paris, Flammarion.
- MOREAU Marie-Louise (1977), « Français oral et français écrit : deux langues différentes ? », *Le français moderne*, n° 45, p. 204-242.
- PEYROU Nicolas (2025), « La mise en scène du parler (jeune) des cités dans *Kiffe kiffe demain* de Faïza Guène », in : *La langue du peuple dans la littérature. Le français populaire mis en texte, de l'âge classique à nos jours* (A. Dufter, S. Zepp-Zwirner dir.), Berlin, Boston, De Gruyter, p. 173-201. DOI : 10.1515/9783111547619-009

- PHILIPPE Gilles (2009), « Langue littéraire et langue parlée », in : *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon* (G. Philippe, J. Piat dir.), Paris, Fayard, p. 57-89.
- POUY Jean-Bernard (2009), *Une brève histoire du roman noir*, Paris, Éditions Jean-Claude Béhar.
- SOURDOT Marc (2006), « L'intégration stylistique de l'argot dans le roman contemporain », *Revue d'Études Françaises*, n° 11, p. 189-196.
- VÉRON Laélia, ABIVEN Karine (2024), *Trahir et venger. Paradoxes des récits de transfuges de classe*, Paris, Éditions La Découverte.
- WOLF Nelly (2019), *Le peuple à l'écrit. De Flaubert à Virginie Despentès*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes. DOI : 10.3917/puv.wolf.2019.01

MÁTÉ KOVÁCS

Université Eötvös Loránd de Budapest
ORCID : 0000-0001-6002-5048